Paul Colinet

La Preuve par Neuf de mon Ignorance universelle

Vol. Cinquante-cinq

Coll. Les Poquettes volantes

Daily-Bul

Rue de la Loi, 14
B-7100 La Louvière
064/22.46.99
dailybulandco@lalouviere.be

Paul Colinet

La Preuve par Neuf de mon Ignorance universelle

Vol. Cinquante-cinq

Coll. Les Poquettes volantes

Daily-Bul

LA PREUVE PAR NEUF DE MON IGNORANCE UNIVERSELLE

Deux mots d'introduction

Je suis et j'ai toujours été, sans défaillance et avec un courage digne de l'attention de l'élite, un colossal ignorant.
Mon ignorance, dont je suis fier, je veux en apporter, ici, la preuve éclatante et sans prétention.
L'ignorance est la science de l'avenir : voilà ce que je voudrais démontrer.
J'emploierai, au cours de cette démonstration inoubliable, deux abréviations importantes,

savoir :

1) « Je ne sais pas ce que c'est que » : cela veut dire : « J'ignore ce que c'est que »
2) « Je suppose que c'est » : cela veut dire : « Ma pensée puissante définit clairement, dans les limites éblouissantes de mon ignorance, que... ».

Un dernier mot : je lance un défi à tous les amateurs d'ignorance. Je les défie de se montrer plus ignorants que moi au sujet des choses que je vais avoir l'orgueil formidable d'aborder. Car, je les préviens : dans cet ouvrage, je ne dis pas le quart des choses que je ne sais pas.

L'Auteur

Ma première preuve (1)
(la plus extraordinaire. Recommandée aux vrais connaisseurs)

Je ne sais pas ce que c'est que l'Univers.
Je suppose que c'est quelque chose.

*

Ma deuxième preuve (1)
(de premier choix également)

Je ne sais pas ce que c'est que Dieu.
Je suppose que c'est quelqu'un.

*

(1) Les deux premières preuves sont des preuves générales. Les sept qui suivent sont des preuves particulières.

Ma troisième preuve
(à l'intention des esprits pratiques)

Je ne sais pas ce que c'est qu'une table.
Je suppose que c'est un morceau de bois avec lequel il est possible de maintenir une bouteille au-dessus du sol.

*

Ma quatrième preuve
(par la bande)

Je ne sais pas ce que c'est que le sol.
Je suppose que c'est de la terre sur laquelle on peut poser un morceau de bois.

*

Ma cinquième preuve
(pour les individus éclairés)

Je ne sais pas ce que c'est qu'une lampe.
Je suppose que c'est un verre de feu accompagné d'une petite casserole de pétrole, le tout plongé dans l'obscurité.

Ma sixième preuve
(pour les gens qui aiment le mouvement)

Je ne sais pas ce que c'est qu'un cheval. Je suppose que c'est un appareil dans le genre d'une table ; mais la bouteille est remplacée par un homme ou par une femme.

*

Ma septième preuve
(à l'intention des ignorants raffinés)

Je ne sais pas ce que c'est qu'une femme. Je suppose que c'est la mienne.

*

Ma huitième preuve
(unique au monde)

Je ne sais pas ce que c'est qu'un homme. Je suppose que c'est moi (simple supposition).

Ma neuvième preuve
(pour assommer définitivement)

Je ne sais pas ce que c'est que l'ignorance.
Je suppose que c'est le SAVOIR EN ACTIVITE.

*

Conclusion
Je n'en dirai pas plus.
Les lecteurs qui désirent des preuves supplémentaires peuvent m'en faire la demande par écrit (Raoul Pok, Professeur d'ignorance, 340, Boulevard des Antoinistes, à Lodelinsart) en joignant un timbre pour la réponse.

LA FEE NUMERO ZERO

Le jeudi, au chalet, la dame de Hongrie recevait son officier. C'était un bel homme d'environ trois mètres de haut. Ses planches étaient polies comme celles du héron. Il avait une collection, unique au monde, de mains caressantes, toujours protégées par du chamois. Ses jambes étaient plus subtiles que des signatures en blanc et plus déplaçables que du lait tourné. Une cloche savoyarde dormait dans sa tête admirablement proportionnée, dont les lucarnes laissaient fleurir, à leur guise, des boutons de mésanges retenues à leur planchette par des cordonnets de soie de couleur framboise.

La dame de Hongrie ressemblait, à une bouffée près, à son miroir. Elle avait les mêmes feux, et la même dorure poudrait ses odelettes. Dans sa corbeille inclinée, des aumonières de benjoin quémandaient, le nœud mal noué, des amen, des satisfecit de rien du tout. Elle avait de longs yeux frais, pareils à des sous-bois découpés avec des ciseaux d'argent et sillonnés de périssoires étoilées. Ses formes apaisaient leurs rebonds avec des instruments de paresse tellement roucoulants, tellement délectables, tellement perdus, qu'aucun pâtissier de la Cour de Saxe n'aurait osé en cueillir une miette au passage pour s'illustrer le jabot. La dame de Hongrie parlait bien. Elle parlait pour ainsi dire à haute voix et même, si elle était bien remontée, à voix toute basse.

Elle disait à son officier :

— « Tchiquine, mon doux ! Nous sommes si loin l'un de l'autre, je t'en supplie. Si loin l'un de l'autre que Pouliche ne saurait pas, avec son samovar, accomplir le parcours de vous à moi. Elle tomberait à mi-chemin, exténuée. Il nous faudrait l'enterrer ».

Pouliche, c'était la femme de chambre du chalet. Une javanaise à volants, plus minaudière qu'une épinette de canards.

— « Mais non, Mouni » répondait le bel officier. — « Mais non... Ne sens-tu pas remuer mes ailes dans tes échoppes satinées ? Mouni, Mouni : il me semble que je perds ma route dans tes pavanes, que je me confonds avec toi... ».

Mouni poussait un soupir de plusieurs pigeonnes et reprenait :

— « O Tchiquine ! O mon acajou du bois lointain ! Dis-moi où est l'horizon fuyard qui me refuse tes baguettes. Dis-le moi, mon tambour de basque en crème fouettée. Dis-le moi et j'enverrai à cet imposteur toute la clique d'épines d'or de mes petits félins ».

Tchiquine, un peu las, faisait clavier de toutes ses touches, donnait un coup de fer à son guidon, s'épuisait, sur la fumée, en efforts d'équitation. Mais Mouni, s'obstinait à enrubanner à perdre haleine le lustre pleureur de son égarement.

Cela durait jusqu'au soir.

A la diane de 8 heures, quand le chevalier du cartel crevait d'une seule flèche les fesses de baudruche de sa Junon et qu'il en sortait une nuée de mouchettes d'or, Pouliche prenait une épuisette mauve, cadeau personnel de Frédéric Chopin, et venait ramasser les plumes agaçantes du colin-maillart.
Une nuit, enfin, l'insatisfaite de Hongrie rêva qu'un gros chat lui croquait son oiseau majeur. Le jeudi suivant, le bel officier arriva au chalet couvert de fourrures. Il serrait dans sa main une aile de coq de bruyère tachée de sang.
— « Mouni » dit-il, « le jour se lève ! Je viens d'étrangler la fée numéro zéro ».

Mardi soir, 28-1-47 (au café des Trappistes)

Cher ami,

Votre carte m'a fait penser à la 17e comédie-gavotte du luthiste Pouchinelli (celle qui s'appelle « La Tabatière » et qui faisait éternuer les marquis...).
Elle me fait aussi penser, — je m'en avise brusquement, — à un casse-noisettes manié par un mime, sous une cloche-à-plongeur, à l'occasion des épreuves progressives de désarticulation faciale, imposées à une colombine en train de répéter un second rôle dans une piécette où le mime, — qui, pour le moment, ponctue les désarticulations, — tiendrait le rôle de bâillonneur putatif, pour cause de constipation buccale, — à propos de rien, d'ailleurs, — de la comédienne.

Vous voyez ce que je veux dire ?
Votre collaborateur,

P.

Si ces quelques premières conclusions ne jouissaient pas, d'aventure d'une ponctuation parfaite, vous pourriez, le cas échéant, en prendre de la graine.

P. S. Dans ce cas, prenez la graine avec des pincettes, mettez-la dans une persillère de points-virgules, ouvrez le battant de gauche d'une parenthèse et tenez-vous, un jour ou deux, au point d'orgue.
Lorque la graine aura germé, secouez quelques trémas, assaisonnez de quelques guillemets bien épluchés et servez-vous le tout,

vous-même, en italiques, en ayant soin d'aller plusieurs fois à la ligne. **Je vous déconseille fortement le point final,** et, je vous en prie, n'abusez pas trop des points de suspension...

Moine des clôtures de la nuit, pelotonné, les mains dans les manches, sachant ralentir les éclairs et mettre en jeu l'ébriété de ses étoiles ; guetteur d'aurores qui recueille des confidences de rosée ; jardinier de haute précision, à l'oreille fine, accordant la parole aux fleurs : ses images visitent et illustrent plus que jamais les retraites privilégiées de notre mémoire. Nous y percevons toujours l'indéfinissable de ses allures, les pouvoirs et les soutiens de son attention, la mise au point feutrée de sa bonne grâce, l'espace qu'il creusait devant lui pour donner audience à nos propos, ses surplombs adoucis d'indolence, la souplesse de ses passages par-dessous le flottement de son sourire, son aptitude à masquer d'immobilité ses plus secrets déplacements. Sa pensée, qui se réfracte à travers le

prisme magique de son livre et nous laisse toucher à nu ses bourgeons, aimante, initie et enchante toujours la nôtre. Désormais, cependant, sa fréquentation nous remue d'exigences nouvelles. Oui, il vit ; mais nous brûlons d'abolir un bornage d'énigmes et de réaliser, sur la foi de la poésie, dans une plénitude jubilante, que le lieu vivant où il se retrouve est le même que celui où nous nous cherchons.

à mes très chers n° 504.3038, Marcel et Gabriel Piqueray...

LE COMPLEXE DE POULE-AU-POT

On ne peut voir, à la fois, que la moitié de la surface d'une poule ; mais prenez un pot, coupez-le en deux moitiés et posez à plat les deux morceaux, l'un à côté de l'autre, sur une table : vous voyez maintenant, à la fois, toute la surface de la poule.
On fait quelque chose de semblable pour représenter la surface **totale** de la poule. On suppose une poule terrestre coupée en deux, du Nord au Sud, et l'on dessine ce que l'on voit à la surface des deux demi-poules. C'est ainsi qu'on obtient la surface totale, c'est-à-dire la poule vue à plat comme sur une patte.
Paul

6-9-45

Ces textes inédits sont extraits de la correspondance de Paul Colinet et de Marcel et Gabriel Piqueray, à paraître.

Cinquante-cinquième volume de la collection

Les Poquettes volantes

Cet exemplaire porte le numéro : HC

Tirage limité à 1000 exemplaires.

Daily-Bul, 29, rue J. Thiriar - 7100 La Louvière
(Belgique)

D/1976/0799/8